

.....

Vieux écrits

Février 1935 : un voyage en train et «relevailles»

CLÉMENT FORTIN, AVOCAT

Voici des extraits de la narration que ma grand-mère paternelle Marie-Adèle Lepage a faite de son voyage à Carleton, en février 1935, à l'occasion de la naissance de deux de ses petits-enfants. Son mari Onésime-Élisée Fortin l'accompagnait dans ce périple. Née à Saint-Germain-de-Rimouski, ma grand-mère célébrait son 62^e anniversaire le 23 février 1935. Mon grand-père était né à Saint-Simon-de-Rimouski le 10 novembre 1871. Il avait 64 ans.

Mon père enseignait à Carleton à cette époque. Originaires de Matane, mes parents¹ Louis de Gonzague Fortin et Georgette Grégoire² s'étaient mariés dans leur village natal le 15 août 1931. Ils ont eu un premier enfant à Bonaventure qu'ils ont prénommé Georges. Laissons plutôt ma grand-mère nous raconter son voyage.

La neige tombait pressée du ciel plein de nuages ouateux. Elle tombait plus blanche que les lys. C'était la fête de Notre-Dame-de-

Lourdes. (...) Ma malle était prête. J'attendais anxieusement un message m'invitant à prendre ma volée. J'avais hâte et cependant comme ce voyage me pesait: aller en plein hiver jusqu'à Carleton. Heureusement que j'y allais avec mon mari, car, seule, je me serais fait de la bile aisément.

Le mardi matin³ la neige tombait sans relâche, fine et pressée. J'étais anxieuse. Le nouveau était attendu pour la fin du mois, mais un pressentiment me disait de me tenir prête. C'est que l'arrivée d'un enfant est toujours inquiétante pour ceux qui nous sont chers et quand une entreprise nous pèse on voudrait se mettre à l'oeuvre immédiatement pour en avoir le coeur net.

Enfin, dans le cours de la matinée, un message nous annonça l'heureuse délivrance de la maman et la naissance de jumeaux. Allons donc! Quelle surprise! Un garçon et une fille, pas de jaloux. (...) Un à la fois, après quelques années de ménage, c'est encore drôle comme ça va vite la progéniture. Il n'y a pas de mauvaises années pour cette récolte. (...) Et maintenant hâtons-nous d'aller voir ce nouveau si intéressant.

Si la mort d'un être aimé nous fait verser des larmes, la naissance d'un enfant nous fait toujours sourire. Un berceau, c'est l'espoir de demain, un gage pour l'avenir. Abraham, riant et pleurant de bonheur, tout à la fois, de la naissance d'Isaac, disait dans son enthousiasme: Le bon Dieu dans sa bonté a voulu me faire rire pour réjouir ma vieillesse.

En peu de temps, nous nous sommes installés dans le petit train⁴. Et pouf! pouf! la locomotive pleine de courage se toquait⁵ le museau contre les bancs de neige qui volaient chaque côté des wagons comme des voiliers⁶ de petits oiseaux blancs qu'amène le printemps. Dans mon voyage, j'avais la perspective de faire d'une pierre deux coups. Je me réjouissais d'avance du plaisir de me rendre à Rimouski voir ma fille⁷ et les chères petites avant de filer à Carleton. Sois sûr, dis-je à mon compagnon, que si la tempête continue de nous menacer,

tu ne me verras pas prendre demain le train de la Baie. On retardera d'une journée ou on nous représentera, voilà tout! Heureu-

sement! la neige avait cessé. À Mont-Joli, le ciel était serein. Dans la voûte azurée, des étoiles brillantes clignotaient. Il faisait froid et la bise nous piquait le visage.

Nous avons téléphoné pour nous annoncer. À notre arrivée, nous avons eu le plaisir de voir nos enfants accourir au-devant de nous. C'est si agréable d'arriver à la gare et d'y trouver des visages connus et joyeux qui se pressent de nous faire bon accueil.

Comme nous étions intéressants, ce soir-là, leur énumérant toutes les nouvelles fraîches qui devaient les émouvoir. Arrivés à dix heures et quart du soir, le plaisir de se voir nous fit prolonger notre veillée tard. Puis, nous prenions un léger repas. De plus, il nous fit raccourcir le matin par un lever matinal. Le réveil sonna l'alarme qui nous surprit en plein sommeil. Le devoir était là, rigoureux, qui commandait en maître, en dépit des regimbements de la nature. Il fallait partir sans délai. La journée s'annonçait radieuse et bientôt le soleil se fit éblouissant sur la neige immaculée.

Tous les tortillons de la ligne nous faisaient voir l'astre riant, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, en sorte qu'il était impossible de s'orienter. Quelle descente dans ce train de la Baie! On aurait pu se croire sur une mer agitée, car le train nous brassait comme un bateau ballotté par les vagues. J'avoue que pour une couple de paroisses, je n'étais pas trop rassurée. Mais voyant près de moi un bon abbé récitant son bréviaire, je pris plus de confiance et plus de hardiesse. De plus, en voyant sur les visages des passagers une indifférence, je compris que ce n'était pas plus mal que d'habitude.

À Carleton, tout est campagne comme autrefois dans nos places. Les chemins un peu houleux nous guettent de temps en temps sur un côté ou sur l'autre. Il ne faut pas non plus être trop fier, car nous montâmes dans une vieille voiture du grand-père Mathusalem gardant encore des restes d'un premier peinture. Enfin nous étions trop heureux encore de pouvoir

.....

se faire traîner, car n'oublions pas que nous avons encore deux milles et demi à faire par un temps beau et froid.

Quand je fis face à la mer, l'air me transperçait. Par bonheur, ce ne fut pas très long. Nous longions alors le rivage et voilà! vring! vrang! dans un sens et vring! vrang! dans un autre. Ah! me disais-je, si on peut faire le trajet sans sortir de la voiture, ce sera une bonne aubaine.

Notre cher fils nous attendait avec anxiété. (...) Ayant passé par l'épreuve avec sa femme, il avait hâte de nous raconter ses émotions et de nous faire part de sa joie délirante. Nous arrivions à peine dans l'avenue que la porte s'ouvrit. Tout heureux et joyeux, il vint à notre rencontre. Il m'aida à débarquer de la vieille sleigh, chose pas trop facile, car j'étais un peu engourdie par le froid. Nous voilà encore une fois à Carleton par un temps froid mais splendide. J'allai saluer la maman et la féliciter de son heureuse couvée et de son courage. Je la trouvai bien joyeuse. Ensuite, je me dirigeai, avec un brin de curiosité, vers le nid douillet si bien garni. Ce fut avec une douce émotion que je contemplai ces deux bébés, mes petits-enfants qui dormaient à poings fermés, insouciant de la vie. (...) Que c'est beau! Heureuse maman, lui dis-je. Que vous êtes chanceuse! deux jolis petits anges, pas de jaloux: une fille pour la maman, un garçon pour le papa. Serait-ce par hasard un petit professeur en herbe? lui aussi, hein! (...)

Un dîner à la hâte et il fallut procéder immédiatement à la toilette des bébés. La garde-malade m'offrit la besogne. Je déclinai l'honneur. C'est que voyez-vous, il y a vingt ans que j'ai négligé cet office. Je me contentai de l'aider et en peu de temps, voilà nos deux poupons dans leurs parures immaculées comme la neige au-dehors était tout de lys étincelants. Les noms avaient été discutés. Pour moi, j'avais choisi celui de la petite fille. (...) Cette petite me remplacera sur la terre. Les chers petits étaient nés le mardi matin. Nous étions le mercredi, jour dédié à saint Joseph, patron de la paroisse, protecteur de ma famille. (...)

Monsieur le curé⁸ nous reçut à son presbytère d'une façon toute paternelle. Vraiment! sa bonté nous mit tout de suite à l'aise. Nous allions là avant le baptême pour signer les registres⁹. J'ai été marraine plusieurs fois, mais c'était la première fois de ma vie que j'étais marraine et porteuse tout à la fois. Je préférais porter moi-même mon doux et léger fardeau. C'était ma chère petite-fille, voyez-vous! il me semblait que c'était mieux de remplir la charge seule.

Elle reçut les noms de Marie Adèle Lise, ce dernier était en l'honneur du grand-papa qui s'appelle Élisée. Mademoiselle Grégoire,¹⁰ tout heureuse et aussi fière que moi tenait le cher petit. Elle lui donna les noms de Grégoire Clément Marie. Puis, la cérémonie commença, les enfants reçurent le sel de la sagesse sans pleurer, sans même faire la grimace. Voilà bien ce qui est de bon augure, car en général les enfants pleurent lorsque l'eau baptismale coule sur leur front. (...)

Dehors, la nature a renouvelé son manteau d'hermine. Le soleil radieux jetait ses derniers feux sur la haute montagne. Une vague de feu lui a jadis rasé le sommet. Endeuillée par la perte de son diadème de verdure, cette montagne s'est depuis drapée d'un voile sombre. Cependant, dans un endroit de la

montagne, une statue de saint Joseph y est en honneur. On y va en été faire des pèlerinages. On doit de plus, m'a-t-on dit, y bâtir une chapelle. (...)

Le soleil décline à l'horizon. Il donne ses derniers baisers en signe d'adieu. Il se cache derrière la montagne pendant que la lune monte dans une traînée de lumière bien douce au milieu des étoiles tremblantes comme des sujets dociles en présence de leur reine. Ces rayons argentés illuminent toute la nature dans sa parure d'hermine.

Carleton Centre est assis sur le rivage. On nous dit que ces parages sont le royaume du vent. Cependant, pour notre séjour, février a tempéré son haleine glacée. Tous les jours de notre visite ont été ensoleillés sauf la journée de notre départ. Alors, la neige tombait timide et fine en signe de regret de notre partance. (...)

Deux religieuses, des soeurs de la Charité, vinrent visiter la mère et les petits. Ma nièce, mère Saint-Antoine-Daniel¹¹, avec sa supérieure. (...) Ces deux religieuses se sont penchées avec amour sur les petits. La supérieure leur a passé au cou de légers rubans bleus avec une petite médaille de la Sainte Vierge. Puis, elles ont pris les bébés dans leurs bras avec aisance ayant sur les lèvres des paroles pleines d'espérance.

Dans les jours suivants, j'ai pu augmenter mes mérites en me dévouant auprès de la mère et de ses nouveau-nés. La chambre de ma belle-fille était à l'étage. La garde-malade, une femme âgée, nous avait laissés immédiatement après la cérémonie du baptême. (...)

Là, j'ai reconnu les grands sacrifices que ma pauvre défunte mère avait faits en me relevant, moi et bien d'autres. La fleur a été fauchée par l'ange de la mort, mais elle a laissé son doux parfum dans tous les lieux où elle a séjourné par le bon souvenir de ses vertus. (...)

À Matapédia¹², je liai conversation avec une charmante fille, pas jolie, au visage agréable, demeurant dans un presbytère chez son oncle. Elle était instruite. Elle avait fait la classe, subi des opérations et finalement elle se dévouait pour son oncle. Les épreuves rendent le coeur bon. Les deux heures d'attente se passèrent comme par enchantement. Elle me parla un peu de tout, de ses épreuves, de son temps de couvent, du bonheur qu'elle avait eu d'avoir vécu quelques années dans le même couvent que soeur Sainte-Cécile-de-Rome. Et bien! lui dis-je, est-ce que ça paraissait qu'elle était une sainte? J'envie votre joie d'avoir contemplé son visage. Elle était, me dit-elle, une petite religieuse au devoir et qui parlait peu. D'ailleurs, il y en avait bien d'autres comme elle, silencieuses et au devoir. (...)

Oh! les femmes! comme ça parle, disent messieurs les hommes. Mon mari assis près de moi gardait le silence. Un peu sourd, il ne pouvait pas prendre part à la conversation et d'ailleurs, il n'avait pas eu l'aubaine d'avoir un compagnon de route.

Nos conversations sérieuses furent interrompues par une petite souris curieuse comme son sexe qui se promenait, avec un sans gêne, de long en large dans la salle. Cette petite bête sans défiance est apprivoisée. Elle nous prouve par son audace qu'elle n'est pas une petite sauvagesse, qu'elle est

.....

.....

déniaisée et qu'elle en a déjà vu du monde. Elle s'amusait à ramasser les miettes laissées par les voyageurs. Peu après, elle dut se cacher à l'apparition d'un voilier de jeunes filles qui vint prendre place sur les bancs qui longent le mur en face de nous. Je les regardai toutes, les unes après les autres. Malgré les apprêts sur leur visage, il n'y en avait pas une d'attrayante. Pendant que je faisais mes réflexions, la petite souris réapparut. Ce qui provoqua des cris de détresse de la part des jouvencelles comme si ce petit quadrupède inoffensif eût pu les manger vives.

Enfin, voilà notre train devant la gare. Il nous arrive pâmé, tant il est essoufflé. La lourde locomotive fait entendre des gémissements et des grincements de roues. La voilà arrêtée! Quel convoi! des wagons enchaînés les uns aux autres. C'est presque terrifiant d'être obligé d'embarquer dans le ventre d'une pareille bête. À la hâte, je fis mes adieux à l'amie de passage qui prenait place dans un wagon-lit. C'est qu'elle avait à faire un long trajet. Je lui serrai la main et suivis mon compagnon. Comme il y avait plusieurs wagons, nous nous trompâmes et nous embarquâmes dans une seconde classe. Qu'aperçois-je en entrant? Pouvez-vous le deviner? Me voilà dans un premier banc, une femme s'y était installée toute à son aise. Elle était nu-pieds et les deux battoirs en évidence sur le banc jumeau et je vis encore des fillettes se promenant nu-pieds dans le wagon, avec un sans gêne comme leur digne mère, car ça devait être toute de la même potée. Je retins mon souffle en y pénétrant, car quelle puanteur! (...) Mon mari était étouffé de rire. As-tu vu, me dit-il, les femmes ne sont pas toutes cérémonieuses comme toi hein! Celle-ci sait prendre ses aises. J'eus honte de mon sexe. En tout cas, elle est bien faite pour affronter les regards curieux et la température froide de l'hiver.

Nous avons pris notre place parmi le monde plus civilisé. Le train s'ébranla et nous voilà en route pour notre cher Rimouski. Je croyais que l'Intercolonial était rapide et que c'était un charme à comparer au petit train de la Baie. Oh! pour ce soir-là, je retire mes écus, de crainte de les perdre en faisant un pari; je tire ma plus gracieuse révérence en présentant mes excuses, car j'ai été à la dernière de mes peurs. (...)

Notre train en retard de quelques heures s'élança rapidement pour reprendre le temps perdu. Dans les croches, il paraissait vouloir se soulever tant il prenait de la vitesse. Je vous assure que je priais mon protecteur saint Joseph de lui modérer l'allure effrénée. J'étais si fatiguée, si accablée que je m'assoupis dans un détour. En sursaut, je m'éveillai en lançant un cri de mort qui terrifia, j'en suis sûre, tous les assistants. Je croyais que le train était déraillé à cause du bruit formidable que faisaient les roues. L'allure de notre fier coursier ne s'arrêta pas pour rassurer une campagnarde qui n'a jamais pu se déniaiser. Il n'arrêtait qu'aux rares gares assignées. Je me sentais comme emportée sur l'aile d'un petit cheval vert qui monte dans les airs. Je pensais à ces histoires qu'on me racontait dans mon enfance pour m'amuser. Comme j'étais contente quand le train s'arrêtait! Je me reposais le coeur. Ni plus ni moins, je méditais sur mes angoisses comme a dû le faire la fille du chef sauvage qui laissa ses bois pour traverser en France. Son but était de voir du pays. Ça lui a coûté cher

puisqu'elle en est morte à la peine. Comme ça coûte cher parfois de vouloir voyager. (...) mes pensées sérieuses furent interrompues par les rires hardis et réitérés d'une femme moins peureuse que moi. Elle paraissait vouloir intéresser tout le monde. Elle riait à gorge déployée. Elle sut se démener si bien que bientôt, elle fut entourée de galants. Cependant, elle n'était guère intéressante, je vous assure. Les cheveux gris, la figure brune, la peau épaisse et ridée, le cou long comme une girafe. (...) C'était la poupée qui attirait des admirateurs. Allons donc! Comme l'homme n'est pas exigeant parfois!

Enfin, nous arrivons à la gare. Cette fois, c'est mon cher Rimouski. Ma fille et une nièce accouraient pour nous recevoir. C'est toujours une grande joie que de revoir les siens et de saluer sa place natale. Oui! ma petite ville natale est logée dans mon coeur à côté de ceux que je chéris. C'est un peu comme une seconde mère.

Notes

- 1 Clément Fortin, «Georgette Grégoire et Louis de Gonzague Fortin : mes parents», **Au Pays de Matane**, vol XXXI, no 1 (avril 1996): 3-12, et no 2 (novembre 1996): 3-10.
- 2 Clément Fortin, «Hermas Grégoire et Georgianna Morin : des pionniers de Matane», **Au Pays de Matane**, vol. XXIX, no 2 (octobre 1994): 2-9.
- 3 12 février 1935.
- 4 Mes grands-parents ont pris le train à Matane. La compagnie Canada & Gulf Terminal Railway exploitait alors une voie ferrée qui reliait Mont-Joli à Matane depuis 1910. Les usagers de ce tortillard l'appelaient familièrement la Punaise.
- 5 Louis-Alexandre Bélisle, **Dictionnaire nord-américain de la langue française**, Montréal, Beauchemin, 1979. Canadianisme, Frapper, heurter: elle s'est toqué la tête contre la huche.
- 6 Louis-Alexandre Bélisle, **op. cit.** N. m. *Voilier d'oiseaux*, troupe d'oiseaux qui volent ensemble (canadianisme).
- 7 Thérèse, mariée à Rodolphe Gauthier, agronome. Les petites-filles étaient Marie-Thérèse, Gabrielle, Paule et Reine.
- 8 Clément Grégoire Plourde.
- 9 Mes parents habitaient une maison tout près de l'église de la paroisse Saint-Joseph-de-Carleton. Elle appartenait au curé Clément-Grégoire Plourde. C'est aussi dans cette maison que mon père enseignait à une classe de degrés multiples.
- 10 Honorine Grégoire, la soeur de Georgette. Elle était la marraine du garçon.
- 11 Une fille de Marie Lepage et de Félix Lebrun de Rimouski.
- 12 C'est à la gare de Matapédia que la correspondance se faisait entre le train de la Baie et l'Intercolonial.